

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

La Cinquième Colonne
Paracelse

ALEXANDRE KOYRÉ

Réflexions sur le mensonge



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2024

ON n'a jamais menti autant que de nos jours. Ni menti d'une manière aussi éhontée, systématique et constante.

On nous dira peut-être qu'il n'en est rien, que le mensonge est aussi vieux que le monde, ou, du moins, que l'homme, *mendax ab initio*; que le mensonge politique est né avec la cité elle-même, ainsi que, surabondamment, nous l'enseigne l'histoire; enfin, sans remonter le cours des âges, que le bourrage de crâne de la Première Guerre mondiale et le mensonge électoral de l'époque qui l'a suivie ont atteint des niveaux et établi des records qu'il sera bien difficile de dépasser.

Tout cela est vrai, sans doute. Ou presque. Il est certain que l'homme se définit par la parole, que celle-ci entraîne la possibilité du mensonge et que – n'en déplaise à Porphyre – le mentir, beaucoup plus que le rire, est le propre de l'homme. Il est certain également que le mensonge politique est de tous temps, que les règles et la technique de ce que jadis on appelait “démagogie” et de nos jours “propagande” ont été systématisées et codifiées il

Le présent texte a paru pour la première fois en 1943 à New York, dans le premier numéro de la revue *Renaissance*.

© Editions Allia, Paris, 1996, 2024.

y a des milliers d'années¹; et que les produits de ces techniques, la propagande des empires oubliés et tombés en poussière nous parlent, aujourd'hui encore, du haut des murs de Karnak et des rochers d'Ankara.

Il est incontestable que l'homme a toujours menti. Menti à lui-même. Et aux autres. Menti pour son plaisir – le plaisir d'exercer cette faculté étonnante de “dire ce qui n'est pas” et de créer, par sa parole, un monde dont il est seul responsable et auteur. Menti aussi pour sa défense: le mensonge est une arme. L'arme préférée de l'inférieur et du faible² qui, en trompant l'adversaire s'affirme et se venge de lui³.

Mais nous n'allons pas procéder ici à l'analyse phénoménologique du mensonge, à l'étude de la place qu'il occupe dans la

1. On trouve déjà dans les dialogues de Platon, et surtout dans la *Rhétorique* d'Aristote, une analyse magistrale de la structure psychologique, et donc de la technique, de la propagande.

2. En trompant son adversaire – ou son maître – le plus faible s'avère “plus fort” que celui-ci.

3. Tromper, c'est aussi humilier, ce qui explique le mensonge souvent gratuit des femmes et des esclaves.

structure de l'être humain: ceci remplirait un volume. C'est au mensonge moderne, et même plus étroitement, au mensonge politique moderne surtout, que nous voudrions consacrer quelques réflexions. Car, malgré les critiques que l'on nous fera, et celles que nous nous faisons à nous-mêmes, nous restons convaincu que, dans ce domaine, *quo nihil antiquius*, l'époque actuelle, ou plus exactement les régimes totalitaires, ont puissamment innové.

L'innovation n'est pas totale, sans doute, et les régimes totalitaires n'ont fait que pousser jusqu'au bout certaines tendances, certaines attitudes, certaines techniques qui existaient bien avant eux. Mais rien n'est entièrement nouveau dans le monde, tout a des sources, des racines, des germes, et tout phénomène, toute notion, toute tendance, poussés jusqu'au bout, s'altèrent et se transforment en quelque chose de sensiblement différent.

Nous maintenons donc qu'on n'a jamais menti autant que de nos jours et qu'on n'a jamais menti aussi massivement et aussi totalement qu'on le fait aujourd'hui.

ON n'a jamais menti autant... en effet, jour par jour, heure par heure, minute par minute, des flots de mensonges se déversent sur le monde. La parole, l'écrit, le journal, la radio... tout le progrès technique est mis au service du mensonge. L'homme moderne – là encore, c'est à l'homme totalitaire que nous pensons – baigne dans le mensonge, respire le mensonge, est soumis au mensonge à tous les instants de sa vie¹.

Quant à la qualité – nous voulons parler de la qualité intellectuelle – du mensonge moderne, elle a évolué en sens inverse de son volume. Cela se comprend, du reste. Le mensonge moderne – c'est là sa qualité distinctive – est fabriqué en masse et s'adresse à la masse. Or, toute production de masse, toute production – toute production intellectuelle surtout – destinée à la masse, est obligée d'abaisser ses *standards*. Aussi, si rien n'est plus raffiné que la technique de la propagande moderne, rien

1. Le régime totalitaire est essentiellement lié au mensonge. Aussi n'a-t-on jamais autant menti en France que depuis le jour où, inaugurant la marche vers un régime totalitaire, le Maréchal Pétain a proclamé : "Je hais le mensonge".

n'est plus grossier que le contenu de ses assertions, qui révèlent un mépris absolu et total de la vérité. Et même de la simple vraisemblance. Mépris qui n'est égalé que par celui – qu'il implique – des facultés mentales de ceux à qui elle s'adresse.

ON pourrait même se demander – et l'on s'est demandé effectivement – si l'on avait encore le droit de parler ici de "mensonge". En effet, la notion de "mensonge" présuppose celle de la véracité, dont elle est l'opposé et la négation, de même que la notion du faux présuppose celle du vrai. Or, les philosophies officielles des régimes totalitaires proclament unanimement que la conception de la vérité objective, une pour tous, n'a aucun sens ; et que le critère de la "Vérité" n'est pas sa valeur universelle, mais sa conformité à l'esprit de la race, de la nation ou de la classe, son utilité raciale, nationale ou sociale. Prolongeant et poussant jusqu'au bout les théories biologistes, pragmatistes, activistes, de la vérité, et consommant ainsi ce que l'on a très bien nommé "la trahison des clercs", les philosophies officielles des régimes totalitaires nient la valeur propre de la pensée

qui, pour eux, n'est pas une lumière, mais une arme ; son but, sa fonction, nous disent-ils, n'est pas de nous révéler le réel, c'est-à-dire, ce qui est, mais de nous aider à le modifier, à le transformer en nous guidant vers ce qui n'est pas. Or, pour cela, ainsi qu'on l'a reconnu depuis bien longtemps, le mythe est souvent préférable à la science, et la rhétorique qui s'adresse aux passions, à la démonstration qui s'adresse à l'intelligence.

Aussi dans leurs publications (même dans celles qui se disent scientifiques), dans leurs discours et, bien entendu, dans leur propagande, les représentants des régimes totalitaires s'embarrassent-ils très peu de la vérité objective. Plus forts que Dieu tout puissant lui-même, ils transforment à leur guise le présent, et même le passé¹. On pourrait en conclure – et on l'a fait parfois – que les régimes totalitaires sont au-delà de la vérité et du mensonge.

1. Il est intéressant d'étudier, de ce point de vue, l'enseignement historique des régimes totalitaires et ses variations. Les nouveaux manuels d'histoire des écoles françaises offrirait une ample moisson à la réflexion.

Nous croyons, pour notre part, qu'il n'en est rien. La distinction entre la vérité et le mensonge, l'imaginaire et le réel, reste bien valable à l'intérieur même des conceptions et des régimes totalitaires. C'est leur place et leur rôle seulement qui sont, en quelque sorte, intervertis : les régimes totalitaires sont fondés sur *la primauté du mensonge*.

LA place du mensonge dans la vie humaine est bien curieuse. Les codes de morale religieuse, du moins en ce qui concerne les grandes religions universalistes, surtout celles qui sont issues du monothéisme biblique, condamnent le mensonge d'une manière rigoureuse et absolue. Cela se comprend du reste : leur Dieu étant celui de la lumière et de l'être, il en résulte nécessairement qu'il est aussi celui de la vérité. Mentir, c'est-à-dire, dire ce qui n'est pas, déformer la vérité et voiler l'être, est donc un péché ; et même un péché très grave, péché d'orgueil et péché contre l'esprit, péché qui nous sépare de Dieu et nous oppose à Dieu. La parole d'un juste, de même que la parole divine, ne peut et ne doit être que celle de la vérité.

Les morales philosophiques, quelques cas de rigorisme extrême, tels ceux de Kant et de Fichte, mis à part, sont, généralement parlant, beaucoup plus indulgentes. Plus humaines. Intransigeantes en ce qui concerne la forme positive et active du mensonge, *suggestio falsi*, elles le sont beaucoup moins en ce qui concerne sa forme négative et passive: *suppressio veri*. Elles savent que, selon le proverbe, “toute vérité n’est pas bonne à dire”. Du moins pas toujours. Et pas à tout le monde.

Beaucoup plus que les morales à base purement religieuse, les morales philosophiques tiennent compte du fait que le mensonge s’exprime en paroles, et que toute parole¹ s’adresse à quelqu’un². On ne ment pas “en l’air”. On ment – comme on dit, ou ne dit pas, la vérité – à quelqu’un. Or, si la vérité est bien “la nourriture de l’âme”, elle est surtout celle

1. Le terme “parole” est pris ici dans le sens le plus large d’expression et de suggestion. Il est évident que l’on peut mentir sans ouvrir la bouche.

2. Les morales religieuses font de la vérité une obligation envers Dieu et non envers les hommes. Elles interdisent de mentir “devant Dieu” et “aux hommes”.

des âmes fortes¹. Elle peut être dangereuse aux autres. Du moins à l’état pur. Elle peut même les blesser. Il faut la leur doser, la diluer, l’habiller. En outre, il faut bien tenir compte des conséquences, de l’usage qu’en feront ceux à qui on la dira.

Il n’y a donc pas, généralement parlant, d’obligation morale de dire la vérité à tout le monde. Et tout le monde n’a pas le droit de l’exiger de nous².

Les règles de la morale sociale, de la morale réelle qui s’exprime dans nos mœurs et qui gouverne, en fait, nos actions, sont bien plus lâches encore que celles de la morale philosophique. Ces règles, généralement parlant, condamnent le mensonge. Tout le monde sait qu’il est “laid³” de mentir. Mais cette condamnation est loin d’être absolue. L’interdiction est

1. Cette considération est parfois présente même dans les morales religieuses. Du lait aux enfants, du vin aux adultes, dit saint Paul.

2. On doit la vérité à ceux qu’on estime, à ses pairs ou à ses supérieurs. Inversement, le refus de la vérité implique manque d’estime, manque de respect.

3. “Un gentleman ne ment pas.” La véracité est une vertu aristocratique, liée à la notion de “l’honneur”. – Pour l’esclave, elle n’est pas une vertu, mais un devoir, une obligation.